

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 20 décembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations : dans les tribunaux de commerce ; — de juges et de suppléants de juges de paix ; — dans l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur.

Décret conférant la médaille militaire.

Successions en déshérence.

Chronique locale.

Un enfant nouveau-né a été trouvé mercredi, dans un état complet de nudité et privé de vie, sous un aqueduc du hameau de l'Empompont (commune d'Hem). La justice informe.

Dix étrangers, de différentes nations, ont été expulsés, avant-hier, par la gendarmerie de Roubaix, jusqu'à la frontière, du côté du Petit-Courtray, hameau de Belgique.

On remarquait, parmi ces étrangers, un beau vieillard septuagénaire, à la longue barbe blanche. D'après les renseignements qui nous ont été donnés, il se nommait *Kellermann*.

Voici encore un nouvel exemple d'imprudence : une femme de Wattrelos, pendant qu'elle était allée chez sa voisine, ayant laissé seul dans une chambre son jeune enfant, l'a retrouvé dans un état déplorable. Il avait le bras gauche entièrement brûlé. Les soins qui lui ont été donnés immédiatement, font conserver l'espoir de le guérir.

Nous avons annoncé la perte que la ville de Lille vient de faire en la personne de M. le doyen Gobrecht, curé de la paroisse Saint-André, chanoine honoraire de la métropole de Cambrai. Nous aimons à nous associer plus intimement à la douleur que cette mort occasionne parmi les fidèles qui ont eu le bonheur de connaître et d'apprécier ce prêtre selon le cœur de Jésus-Christ.

Chargé de la paroisse la moins considérable de la ville, M. Gobrecht avait pu en pénétrer tous les éléments d'une manière intime. L'élévation de son esprit, la distinction de ses manières l'avaient fait aimer et rechercher par les familles les plus considérables, et l'heureuse influence qu'il y avait acquise était dans ses mains charitables un puissant levier pour le bien des pauvres et l'ornementation de la maison de Dieu.

Car il était en même temps, et surtout, le père des pauvres ; ceux-là aussi le connaissaient, et il les connaissait tous. Nulle souffrance ne lui était étrangère, et sa charité se montrait inépuisable pour la soulager. Ce prêtre, qui tenait si dignement au milieu des grands et des riches la place qui convient au caractère sacerdotal, n'était pas moins bien placé au milieu des petits et des pauvres. Que de fois l'avons-nous vu dans les réunions dominicales des ouvriers, venir leur prodiguer tout à la fois les effusions de son zèle et les tendresses de son inépuisable affection, doux, simple, entraînant avec eux, comme il était digne et affable dans les rangs plus élevés.

C'est bien de lui qu'on peut dire : qu'il était tout à tous, malgré les obstacles qu'une santé souvent chancelante apportait à son zèle. Nul ne pénétrait mieux, suivant la condition de chacun, dans les replis du cœur, et ses instructions familières dans les réunions des anciens, comme ses conférences aux assemblées d'un ordre plus élevé, manifestaient cette profonde connaissance des besoins de chacun.

Sa piété, qui n'avait rien d'austère pour autrui, était le mobile qui sans cesse l'animait. Aussi, de toutes les recommandations qu'il adre-

sait, la plus pressante était constamment la prière. La prière était comme la respiration de son âme, et il eût voulu en inspirer le souffle vivifiant à tout ce qui l'approchait.

Le zèle de la maison de Dieu le dévorait selon la parole du livre saint, et s'il était empressé auprès des fidèles qui sont les membres du corps du Christ, il voulait aussi que l'église qui les rassemble eût sa part dans ses sollicitudes. Il était touchant de l'entendre en parler. C'était sa chère fille, son orpheline, il en était le tuteur. Depuis douze ans qu'il y avait été appelé, sans cesse il avait songé efficacement à l'ornement et à la rendre digne du Maître suprême. Dans ses derniers jours, il s'en occupait encore et sa correspondance en fait foi.

La cruelle affection qui a détruit avant le temps une si précieuse existence, a été comme la couronne de douleurs qui donne un caractère plus relevé à la sainteté de l'âme.

Dans l'espoir de reprendre au milieu de son troupeau chéri le rôle de dévouement dont il était depuis quelque temps éloigné, il voulut se soumettre à une opération douloureuse et se rendit à Paris, chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, pour la subir. Mais la science et l'habileté de la médecine opératoire ont été trompées : en peu de jours, des caractères morbides se déclarèrent : le pieux malade reçut avec foi et abandon les derniers sacrements.

Mardi, dans la matinée, M. Gobrecht rendait son âme au Dieu qu'il avait tant aimé et servi. Il était dans sa soixantième année.

Sa dépouille mortelle a été ramenée à Lille, par les soins d'un de ses dignes vicaires ; les funérailles ont eu lieu vendredi 19, à dix heures du matin, dans l'église Saint-André. Toutes les personnes qui comprennent quelle place éminente tient un bon prêtre dans la société et quel vide il y laisse quand Dieu le rappelle à lui, ont voulu assister à cette triste cérémonie.

L'art et la science archéologique viennent de faire, en France, une grande perte par la mort du R. P. Arthur Martin, de la Compagnie de Jésus. Il a succombé à Ravanne, en revenant de Rome, épuisé par les veilles consacrées à la science. Architecte et dessinateur, le R. P. Arthur Martin a construit plusieurs églises en France et donné un grand nombre de modèles pour les vêtements ecclésiastiques et l'ameublement des édifices religieux. Sa *Monographie de la cathédrale de Bourges*, en collaboration avec le P. Cohler, et ses *Mélanges d'archéologie* sont dans toutes les bibliothèques publiques et dans celles des amateurs éclairés des arts.

Le P. Martin avait été l'un des membres du jury lors du concours pour l'église de N.-D. de la Treille.

Une maison de confection de Paris vient d'afficher la mise en vente d'un vêtement complet : pantalon, gilet, paletot, pour le prix de 6 fr. 50 centimes ! L'honneur de ce prix fabuleux revient entièrement au coton. Grâce au coton, des bas, une chemise, une blouse, un mouchoir, objets de vêtement inconnus pendant des siècles à des millions d'êtres humains, deviennent accessibles à tous sans exception.

Un écrivain américain a prétendu que le XIX^e siècle s'appellera dans l'histoire le *Siècle de coton* ; nom peu philosophique, moins poétique encore, mais qui a cependant le mérite vulgaire d'exprimer un fait, un très-grand fait.

Voici un nouveau moyen de prévenir les incrustations dans les générateurs :

MM. Gilbert, habiles fabricants de crayons, à Givet (Ardennes), viennent de faire connaître un procédé qu'ils emploient depuis plusieurs années avec succès pour empêcher les incrustations des machines à vapeur. Ce procédé consiste à introduire dans les générateurs du son de fro-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

20 DÉCEMBRE 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 17 décembre.

» Votre noble conduite m'est connue : je sais qu'au moment où vous avez reçu mon ordre, vous avez tout quitté, amis, repos, espoir d'un prochain bonheur, la voix du devoir l'a emporté sur celle des passions ; vous en recevrez quelque jour la récompense : ce sont au moins les derniers vœux d'un père qui n'a jamais cessé de vous aimer tendrement ; mais, mon fils, je reconnais trop tard qu'il ne suffit pas toujours d'accomplir strictement ce que l'honneur nous ordonne, pour être entièrement irréprochable. Si ce principe est juste quand il s'applique individuellement, de combien de modifications n'est-il pas susceptible quand il s'agit des intérêts de tout un peuple ! Celui qui, formé par les soins de mon respectable père, m'avait choisi pour lui succéder, vivait heureux et tranquille. Une première agression eut lieu contre moi : je pouvais aisément l'apaiser par un acte de soumission, qui eût satisfait le vice-roi, en lui évitant une guerre dont les résultats étaient incertains. Je jugeai que cette démarche humiliante eût compromis

» à la fois mon honneur et celui d'un peuple libre qui ne m'avait pas autorisé à aliéner ses droits. Dès l'instant où j'eus arboré, non l'étendard de la révolte, mais celui d'une indépendance réelle et légitime, je dus mettre tout en usage pour conserver à ceux que je regardais comme mes enfants, mes amis, mes égaux, les biens et la liberté qu'ils avaient reçus de la nature. Je poussai mes vues plus loin, vous le savez, et je voulus faire participer tout un grand peuple aux bienfaits que je me flattais de répandre sur le mien. Séduites santes illusions, qu'êtes-vous devenues ?..... En ce moment où la mort plane sur ma tête et ne m'offre plus qu'une triste réalité, j'hésite encore à condamner ma conduite passée ; mais ses conséquences tombent sur mon cœur comme un poids accablant. Je ne vois autour de moi qu'incendies, meurtres et désolation : mon lit de douleur repose sur des ruines ; le sang d'une foule de Mexicains a coulé avant le mien ; l'ouvrage de mon père, celui d'un demi siècle de civilisation, l'espoir de toute ma vie et peut-être de la vôtre, tout est détruit, tout est détruit ! et c'est moi qui l'ai causé !

» Que cette pensée soit toujours présente à votre esprit, mon fils, non pour condamner ma mémoire, car mes intentions ont toutes été droites, mais pour vous préserver des écueils où j'ai succombé. Si le sort vous ramène au milieu de vos compatriotes, n'évitez aucune occasion de leur être utile : efforcez-vous, s'il est possible, de réparer les maux qu'ils ont souffert par ma faute ; mais si, comme tout l'annonce, leurs tristes débris ne trouvent de refuge que dans la soumission aux vainqueurs ; si vous-même, jeté dans des

» climats lointains, vous êtes réduit à adopter une nouvelle patrie, n'oubliez jamais que celui qui se croit appelé à défendre les droits de ses semblables, est responsable envers eux de ses moyens qu'il emploie ; que s'il rejette les voies de conciliation pour recourir à la force, quelle que soit la justice de sa cause, il ne recueille souvent que des fruits bien amers ; trop heureux quand il ne devient pas lui-même victime de la haine des peuples qu'il a précipités dans l'abîme des révolutions.

» Puissiez-vous, mon cher Têlasco, profiter du triste exemple que je vous donne, parcourir paisiblement la carrière qui s'ouvre devant vous ! Soumis aux lois du pays que vous habitez, sachez, s'il le faut, endurer l'injustice plutôt que de devenir un instrument de trouble et de désordre. Ma prudence a su vous réserver une ressource pour supporter des événements dont j'entrevois seulement la possibilité. Tous mes biens situés dans l'intérieur de l'empire ont été vendus par mon ordre avant le commencement de la guerre pour faire face aux dépenses extraordinaires qu'elle allait entraîner ; mais j'en ai réservé une somme de deux millions, qui se trouve maintenant déposée à la banque d'Angleterre. J'ai pris mes mesures pour qu'elle vous soit fidèlement remise après ma mort. Cette fortune pourra vous suffire en Europe pour jouir d'une vie heureuse et honorable. Choisissez une compagnie digne de vous et songez quelquefois à un père qui vous donne en mourant sa bénédiction.

» Signé : DIEGO DE LOS SACOTÉCAS. »
Têlasco baigna de ses larmes cet écrit touchant. Pour la première fois, il éprouva quelque soulagement, en songeant que son union avec

Céline serait conforme aux dernières intentions de son père. Ce bonheur lui coûtait bien cher ! mais aucun obstacle ne pouvait plus s'y opposer.

Il évita cependant d'en parler, moins par respect pour des convenances qui lui étaient étrangères, que par un sentiment naturel qui ne souffrait pas qu'il allât, même dans sa pensée, les voiles funéraires avec les guirlandes de l'hymen.

Céline devinait ses scrupules et partageait sa délicatesse. Le vicomte trouvait ce silence conforme aux usages et ne s'en étonnait pas. On fut donc quelques jours sans s'occuper des projets d'union auxquels monsieur de Bellancourt accédait maintenant de tout son cœur ; mais un matin, à la suite du déjeuner, tandis que Têlasco s'entretenait avec Céline et goûtait un charme toujours nouveau dans sa conversation, que Pyrame, couché entre leurs pieds, semblait jouir aussi de leur bonheur ; que l'abbé interrogeait Maurice sur les effets des diverses températures des climats qu'il avait parcourus. Le vicomte sortit de son cabinet d'un air chagrin et, contre son ordinaire, donna des marques non équivoques d'impatience, en brisant un porte-crayon en or qu'il tenait dans les mains.

— Maudit soit, dit-il en se jetant dans son fauteuil, le sot désir de grandeur qui m'a fait quitter une vie heureuse et tranquille, pour courir après une place à laquelle je n'entends rien et qui m'accable de tracasseries, de dégoûts et d'inquiétudes.

Monsieur de Bellancourt s'était déjà plaint en plus d'une occasion des embarras et des inconvénients du poste qu'il occupait ; mais c'était la première fois qu'il faisait un aveu aussi formel de son insuffisance, et il fallait que le sujet de son humeur fût bien grave pour le lui arracher.

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.